

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 SEPTEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Rodolphe Brunet.—Bibliographie, par Grégoire.—Poésies : Sourire et grimace, par Antonio Pelletier.—Simple choses, par Jules Lanos.—L'histoire de ma vie, par J.-H. Berniakoff.—Entre eux, par Firmin Picard.—Quelques mots, par Firmin Picard.—La Minerve.—Poésie : Souhaits de bonheur, par S. Durantel.—A tire d'aile, par Fauvette.—Nos gravures, par Firmin Picard.—Poésie : Jean Fesse, par Patriote Fleuriste.—1837-38, par Josaphat Verner.—La Croix, par Dr J.-N. L.—La mode.—Deux mots du docteur, par Dr T. W.—Conseils pratiques.—Amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Correspondance, par Photographe.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Portrait de M. Jules Cambon, ambassadeur français.—Portraits des membres de la Conférence Internationale de Québec.—La reddition de Santiago : Le drapeau américain hissé sur le palais du gouverneur.—La femme du traître.—Portrait de M. l'abbé Beaubien.—Les rapides des Cascades.—Gravure de mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Quand, malgré soi, on a été forcé de subir une avalanche de sottises, des paroles incompréhensibles, un charabia infect, d'où que vint cette avalanche, avec quel soupir de soulagement on se retrouve dans un monde poli, comme on aspire à pleins poumons cette atmosphère d'exquise urbanité, de douce religion sans terrorisme comme sans bigoterie !

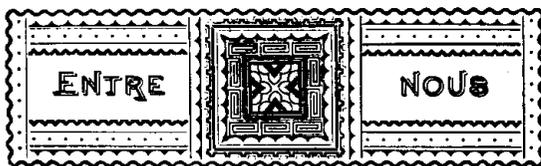
Voilà les délicieuses sensations que donne

L'ORPHELINE,

ce roman chrétien, plein de charme, d'un style si pur sans prétention, que nous commencerons dans notre prochain numéro. Ce roman, écrit par Mme la Baronne de Broiard, tout en étant palpitant d'intérêt, est irréprochable et peut être mis entre toutes les mains.

C'est l'histoire d'une fille restée orpheline. Elle épouse un protestant qu'elle convertit et qui meurt, la laissant toute jeune encore, de nouveau seule. La famille de son mari la fait souffrir autant qu'on peut faire souffrir une personne douce, pieuse, sensible, mais — voyez l'action de la Providence : — cette famille est si touchée de tant de douceur, d'abnégation, qu'elle se convertit tout entière.

Avec quel bonheur nous recommandons ce feuilleton à nos aimables lectrices, à nos chers lecteurs qui s'y attacheront : car ils ont du cœur !



Les souverains ont parfois des idées : et la preuve en est que l'empereur de toutes les Russies vient d'en avoir une.

Cet excellent Nicolas, pris de pitié pour les peuples qui gémissent sous le fardeau des grandes armées permanentes, a fait venir un beau matin, dans son cabinet, son ministre des affaires étrangères, le comte Mouravieff, et lui tint à peu près ce langage : — Mouravieff, ce siècle ne peut finir sans que la sainte Russie, dont je suis le chef, ne fasse quelque chose de grand, de très grand, d'impossible...

—Impossible n'est pas russe, Majesté.

—Ah ! il me semble que quelqu'un a déjà dit que ce mot n'était pas français, ... un nommé Napoléon, je crois.

—Il est mort, Sire.

—C'est vrai, n'en parlons plus. Mouravieff, que dirais-tu d'un désarmement général en Europe ?

—Dame ! Sire, la question est grave. Que toutes les nations désarment, c'est très bien, mais la Russie, la Sainte Russie !

—La Russie désarmerait aussi.

—Sire, je ne comprends pas.

—La Russie désarmerait, mais n'ai-je pas la Sibérie qui ne se trouve pas en Europe, et que j'armerais jusqu'aux dents ?

—Je comprends, Sire, vous êtes grand comme le monde.

—Je le savais. Prends du papier et une plume, écris une note bien sentie et envoie-la à tous les diplomates étrangers.

Et Mouravieff pondit la note suivante :

Le maintien de la paix générale et la réduction possible des armements excessifs qui pèsent si lourdement sur toutes les nations se présentent au monde comme l'idéal vers lequel tous les efforts des gouvernements devraient tendre. Les idées humanitaires et magnanimes de Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, tendent à cette fin, convaincu qu'il est, de travailler dans l'intérêt de toutes les puissances.

C'est par une discussion internationale des questions intéressant tous les peuples que l'on obtiendra une paix durable et une réduction des armements.

Le commerce se trouve enrayé, les forces intellectuelles et physiques des nations, le capital et le travail, deviennent improductives, grâce à ces armements à outrance qui détournent l'application naturelle de toutes les énergies. Des centaines de millions sont dépensés pour l'acquisition des terribles engins de guerre regardés comme le dernier mot de la science, mais qui seront demain sans valeur, grâce à de nouvelles découvertes.

Plus ils s'arment, moins les gouvernements remplissent leur mission. Le peuple se trouve écrasé sous l'impôt nécessité par les armements à outrance.

Il est évident que dans l'état où en sont les choses, qu'un cataclysme éclatera, si un changement ne se produit pas. Ce sont les horreurs de ce cataclysme effroyable qu'il faut éviter. Il est donc du devoir suprême de toutes les nations de mettre fin aux armements.

C'est dans cette idée, dit le comte Mouravieff, que Sa Majesté m'a ordonné de proposer à tous les gouvernements dont les représentants sont accrédités à la cour impériale, la réunion d'une conférence qui s'occupera de ce grave problème.

Cette conférence sera, avec la grâce de Dieu, un heureux présage pour le siècle qui va s'ouvrir.

La note est rédigée en termes excellents ; tout ce qu'elle contient est vrai ; chacune des idées exprimées est juste, mais le désarmement est-il possible ?

Ce n'est pas la première fois que l'on agite cette question, car elle a été discutée en 1862, par le parlement anglais et la demande d'une conférence, du même genre que celle proposée par le tsar, a été repoussée, et c'est alors que lord Palmerston, appelé à se prononcer dit qu'une convention de cette nature était impossible. "D'abord, dit-il, aucune puissance ne laissera restreindre sa liberté, et ensuite, en supposant même que le traité soit consenti, il faudra placer naturellement des officiers chargés d'en surveil-

ler l'exécution. Il en résultera des froissements, et ces froissements amèneront... la guerre".

En 1866, on en reparla encore, mais sans plus de succès. Il en sera sans doute de même cette fois-ci, mais ce qu'il y a de remarquable, en ce moment, c'est que c'est vers la France que toutes les nations tournent les yeux à ce sujet.

De Blowitz, le correspondant du *Times* de Londres à Paris, dit qu'il est impossible que la France ait été consultée, parce que sa sanction n'aurait pu et ne sera donnée que le jour où l'Alsace-Lorraine cessera d'appartenir à l'Allemagne. Or, celle-ci n'y consentira jamais de bon gré.

La France, ajoute le correspondant du grand journal anglais, est aujourd'hui la nation la plus puissante du continent. Les nouveaux canons sont supérieurs à tous ceux qui ont été inventés jusqu'à présent, et ce canon va être adopté dans toute l'artillerie. Or, le Tzar n'est pas sans savoir cela. C'est le moment le moins propice pour le désarmement. Pour la France en particulier, ce serait tuer l'enthousiasme du moment, retarder le progrès et paralyser les efforts de la nation.

Bref, personne ne désarmera.

. Le moment approche où Jean-Baptiste, John Bull, Pat et autres citoyens du Canada devront déposer dans le vase *ad hoc*, leur vote pour ou contre la prohibition de la fabrication, de l'importation et de la vente des liquides fermentés ou distillés.

Je vous ai déjà parlé de cette affaire, mais comme la représentation du dernier acte de cette comédie approche et que c'est au public à en écrire la fin, il est bon d'en dire encore quelques mots.

Il me semble que quel que soit le résultat du vote, on ne sera pas exactement fixé sur l'opinion du pays tout entier, à cause du grand nombre d'abstentions qui auront certainement lieu et c'est pourquo, il eût été plus sage, à mon humble avis, de dire au public : On va voter la question de prohibition ; ceux qui sont en faveur d'une mesure de ce genre sont priés de donner leur vote ; quant aux autres, étant donné que l'usage des spiritueux a existé de tout temps, en ce pays, depuis l'arrivée de Jacques Cartier, de biberonne mémoire, leur abstention sera considérée comme une réprobation de la prohibition.

Le travail eût été singulièrement simplifié, les trois quarts au moins des électeurs seraient restés chez eux et les prohibitionnistes se seraient amusés à voter à leur aise.

De plus, comme ce sont ces derniers qui ont demandé ce plébiscite, on aurait exigé de chacun d'eux le paiement d'une somme minime, dix cents, par exemple, afin de subvenir aux frais de cette aventure.

Mais, voilà, on ne nous a pas consulté.

. Je viens de tenir dans mes mains, pendant quelques heures, le dernier-né de la littérature canadienne.

C'est un singulier enfant que ce fils de Jean-Baptiste. C'est un type étrange que ce jeune Canadien. On en rencontre rarement de ce genre.

Tout d'abord, en lisant en tête de la couverture du livre : "Dr Choquette," je me suis dit que, puisque l'auteur signait un livre en sa qualité de médecin, l'ouvrage devait traiter un sujet médical quelconque. Il n'en est absolument rien.

Le titre lui-même est trompeur, car en voyant en grosses lettres : *Les Ribauds*, l'idée de ribauds et ribaudes nous vient naturellement à l'esprit et l'on se dit, plus naturellement encore, que l'imprimeur a oublié l's nécessaire. Ce n'est pas du tout cela non plus.

Plus bas encore, on lit avec étonnement cette sorte de sous-titre : *Une Idylle de 1837*.

Diable ! cela s'annonce mal ; 1837, triste époque qui évoque de lamentable souvenirs, une révolution manquée, vivement étouffée. Somme toute, un succès pour les Anglais.

J'ouvre le livre et l'auteur me met en présence d'un brave médecin, doué de toutes les qualités et fils d'un soldat français tué à Waterloo.